

Silius-Edito



N°67. Mars 2026

Sommaire

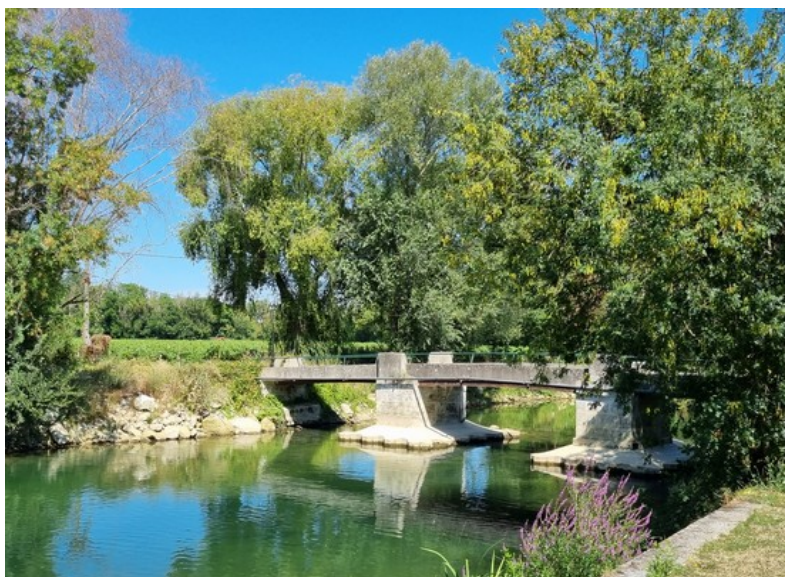
- *Détour en Charente. Les châteaux de Gondeville
- *Voyage à travers les arts. Le peintre Carlo Maria Mariani.
- *Découverte. Piran (Pirano), un parfum de Vénétie en Slovénie.
- *Smooky & Cie.
- *Petite recette. Tarte aux pommes gourmande.



Les châteaux de Gondeville.



Ne cherchez pas! Dans le bourg de Gondeville, il n'y a qu'un seul château, une construction de style classique qui abrite aujourd'hui la mairie. Cet édifice se situe sur la rive gauche de la Charente. Mais il a existé un ancien château féodal, ancêtre du logis actuel, situé en un autre lieu bien qu'assez proche, à savoir sur l'île dite aujourd'hui du moulin. Juste à côté du château actuel se trouve un petit pont qui permet d'accéder à cette île.



Le château fort devait être une imposante bâtisse bien défendue, représentée sur le plan de l'ingénieur Claude Masse au début du XVIII^{ème} siècle. Sur ce plan, les deux châteaux apparaissent, l'ancien sur l'île, le nouveau sur la rive droite du fleuve. Ainsi, le château neuf n'a pas été construit, comme on l'a dit parfois, avec les pierres de l'ancien dans la mesure où les deux constructions se sont côtoyées au moins quelques temps dans le courant du XVIII^{ème} siècle.

On sait que le vieux château fort utilisait les eaux de la Charente cernant l'île comme des douves naturelles, mais il existait des douves artificielles entourant les murailles mêmes. Sur le flanc Est était un châtelet d'entrée entre deux tours circulaires, avec pont levis menant à une cour intérieure. Autour de cette cour étaient des murailles avec chemins de ronde et trois tours de défense, une circulaire et deux polygonales. Sur le flanc occidental de la forteresse, un grand logis était encadré de deux tours circulaires.

Il est difficile de dire à quand remontent les origines de cette forteresse, mais on sait qu'elle était présente au moins à la fin du XIV^{ème} siècle. On a alors affaire à son premier seigneur connu, Foulques de Gondeville, chevalier, qui déclare alors tenir son fief du seigneur de Lignières, le sire d'Archiac. Le château de Gondeville tient alors sa puissance de sa situation sur la Charente, contrôlant le trafic fluvial et percevant des taxes en boisseaux de sel pour chaque passage de gabare. Le 22 Mai 1413, Arnaud de Gondeville rend homme pour ses terres au duc d'Orléans qui possède alors le comté d'Angoulême. Par la suite, le château est la propriété à la fin du Moyen-Âge de Jean Bouteroc, dont la fille apporte Gondeville par mariage à Guillaume de Cruc. Cette famille possède le château durant presque tout le XVI^{ème} siècle. Madeleine de Cruc, petite-fille de Guillaume, échange finalement sa seigneurie de Gondeville contre celle de Courpignac en Saintonge avec Jean de La Rochebeaucourt, seigneur de Saint-Même.

Au milieu du XVII^{ème} siècle, le château est acquis par la famille Laisné. À cette époque, la forteresse est mentionnée comme étant délabrée (état des lieux dressé le 4 Mars 1659). C'est cette famille qui élèvera le château neuf, délaissant l'ancien, entre le fin du XVII^{ème} et le début du XVIII^{ème} siècle. La vieille forteresse finira par disparaître, il n'en reste plus rien aujourd'hui, et c'est vainement que l'on pourrait parcourir le site sur lequel il se trouvait (en passant par une propriété privée qui doit certainement posséder dans ses murs quelques pierres anciennes réutilisées). Vraiment rien n'est visible sur place. Des fouilles archéologiques permettraient peut-être de révéler des traces de ce qui fut l'une des belles fortifications médiévales sur le fleuve Charente.

Isaac Laisné, seigneur de Gondeville, Nanclas et La Nérolle, est lieutenant général des armées du roi. Son épouse, Françoise Laisné, est aussi une parente. C'est lui et son épouse qui font édifier le château neuf, sur la rive gauche du fleuve, en face de l'île.



Le 28 Février 1700, Françoise Laisné passe un marché avec Michel Giboin, maître-charpentier à Bassac. Ce marché concerne la réalisation de la charpente du logis classique avec toit à pans brisés. D'autres marchés sont conclus entre 1700 et 1704 pour fourniture de pierres...

Fils d'Isaac et de Françoise, Louis-François, chevalier décède en 1762 laissant Gondeville à son frère, François Laisné de Nanclas, brigadier des armées du roi. Vient ensuite Françoise, mariée en premières noces à Louis Saulnier de Pierre-Levée, dont le fils Louis, chevalier, seigneur de Rouillac, Sonneville et Mainxe sera l'héritier de Gondeville. Celui décède en 1789, et son successeur, Pierre Saulnier de Pierre-Levée, chevalier, est qualifié de seigneur de Gondeville, Rouillac, Boisbreteau, Sonneville et autres lieux... Son épouse Maire-Françoise-Charlotte de Maynaud finit par vendre la terre et le château en 1793 à Pierre et Jean Marché de la Berge, négociants. Et pendant tout le XIXème siècle, le château ne cessera de changer de propriétaires, entre autres les Mounier en 1820, Labrousse en 1825, Frétard en 1837...

Un siècle plus tard, en 1937, il est acquis par la société de Cognac Brunet & Cie, pour changer à nouveau de propriétaire en 1947: la municipalité de Gondeville! Voilà, c'est fini. Après tous ces changements incessants qui ne font que compliquer les choses, l'histoire se calme un peu.

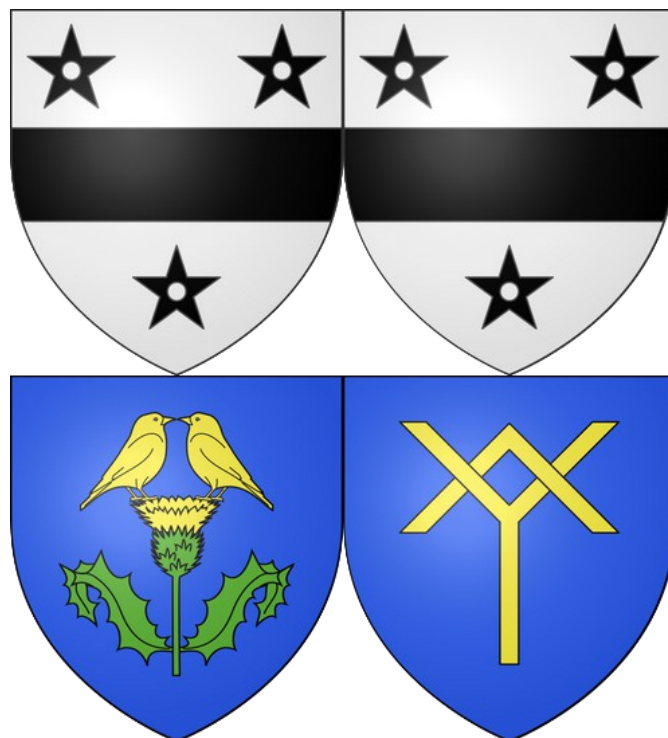
C'est désormais la mairie de Gondeville qui loge dans cette élégante demeure classique qui a conservé sa noblesse architecturale: un logis long s'étirant dans le sens Nord-Sud, au fond d'une grande place en partie ombragée (jadis la cour du château entourée de dépendances), à deux niveaux de cinq travées, l'ensemble étant couronné d'un toit à pans brisés (dit à la Mansart) avec lucarnes. Celles-ci sont encadrées de volutes et surmontées de petits frontons triangulaires de style classique. Un second logis, très simple, fait un retour d'équerre au bâtiment principal, côté Nord, en longeant la rive de la Charente.



La grande cour située à l'Ouest de la façade principale du château était jadis fermée par des bâtiments de dépendances maintenant disparus. La cour est devenue une place ouverte, mais l'ancien portail, situé au Sud Ouest du château est cependant conservé.



Ce portail est surmonté d'un bel ouvrage en fer forgé dominé par le blason de la famille Laisné, porté par deux lions et surmonté d'une couronne comtale. Ce blason est lui-même composé de quatre écus, deux dans la partie supérieure, en fait le même répété deux fois *d'argent à la fasce de sable accompagnée de trois molettes à cinq raies de même*, correspondant aux Laisné de Nanclas et Gondeville, et dans la partie inférieure, deux blasons aux Saulnier de Pierre Levée, l'un, *d'azur à un chardon d'or, sur lequel sont posés deux chardonnerets d'or*, l'autre, *d'azur à un pairle et à un chevron d'or, l'un et l'autre alésés en entrelacés*.



Au Sud de l'ensemble, face au portail et de l'autre côté de la route actuelle s'étendaient de grands jardins avec parterres à la française, malheureusement disparus, mais visibles sur le plan de Claude Masse du XVIIIème siècle. Un pigeonnier daté de 1712 a également disparu.

En revanche, subsiste dans la partie occidentale de la place publique, ancienne cour du château, un joli puits remontant lui aussi au XVIIIème siècle. Le petit édifice de pierre est couronné d'un dôme et se trouve agréablement ombragé d'arbres, le tout formant un joli lieu de promenade en plein centre du village, à proximité immédiate du fleuve Charente...



Voyage à travers les arts. Carlo Maria Mariani, une peinture à contre-courant et pourtant des plus modernes.



La constellation du Lion. Huile sur toile (340 x 450 cm). Roma, Galleria Nazionale d'Arte Moderna 1980 - 1981

Le titre de cette peinture de grande dimension (sous-titré «L'École de Rome») évoque le signe zodiacal du peintre (le lion) qui s'est représenté au centre de la composition, vêtu de la toge bleue de l'Accademia di San Luca (académie d'art de Rome) et tenant un dessin représentant le portrait de la Méduse Rondanini.

On y voit des personnalités liées au monde de l'art moderne de Rome, artistes ou autres, tels le sculpteur Gino de Dominicis qui fait face aux spectateurs, le critique Achille Bonito Oliva en toge rouge (sur la gauche), l'artiste Jannis Kounellis dans le masque porté par le putto, l'homme d'affaire d'art Gian Enzo Sperone lisant une lettre à gauche de Mariani, l'artiste Luigi Ontani en Ganymède emporté par Zeus transformé en aigle, le critique Italo Mussa accompagné d'une muse avec à ses pieds un hermaphrodite, les artistes Francesco Clemente et Sandro Chia et l'artiste américain Cy Twombly à cheval tenant une bannière portant les lettres SPQR (Senatus Populus Que Romanus, devise de Rome). Ce tableau est inspiré de la fresque du Parnasse (1761) réalisée par Anton Raphaël Mengs pour la villa Albani à Rome, elle-même inspirée d'une autre fresque de la Chambre de la Signature au vatican, peinte par Raphaël.

Considérée comme une œuvre de peinture post-moderne, cette création rend hommage à un certain nombre de personnalités contemporaines de Mariani qui auront une certaine influence de la peinture de la Renaissance italienne avec différentes interprétations.

Cette peinture a fait le tour de plusieurs expositions en divers lieux et a eu l'occasion d'être maintes fois reproduire pour se trouver désormais, et définitivement, à la Galerie d'Art Moderne de Rome.

Allégorie de la critique. 2005.



Parfois taxé de néoclassique archaïsant, Carlo Maria Mariani est en réalité un artiste qui, s'inspirant de la peinture italienne de la Renaissance, a su apporter certaines particularités qui font son originalité. Son œuvre sera plus justement, à l'occasion, caractérisée comme faisant partie de la «Pittura docta», un art savant qui, outre une certaine perfection technique, s'inspire de certains aspects de la peinture maniériste du XVIème siècle et qui, par le biais de figures, de scènes allégoriques, parfois surréaliste, nécessite une certaine réflexion, voire une certaine connaissance pour en permettre la compréhension. D'un point de vue purement esthétique, ses personnages, faisant parfois référence à des figures de l'Antiquité, évoluent dans un décor qui pourra être d'un aspect plus moderne, d'un esprit métaphysique à la De Chirico. Mariani apporte en cela une note toute personnelle et innovante à l'heure où la peinture se tourne de plus en plus, au XXème siècle, vers l'abstraction sans avoir forcément cherché la nouveauté et la liberté d'esprit que pouvait apporter une technique classique. Ainsi, sans copier pour autant les œuvres du passé, il fait se côtoyer le minimalisme moderne au souci du détail, la réalité et l'imaginaire, la vérité et la fiction, jouant sur l'ambiguïté ou l'ironie. L'imaginaire, le symbolisme, la poésie ont une part importante dans la création de ses peintures.



*Le jour et la nuit
1989*

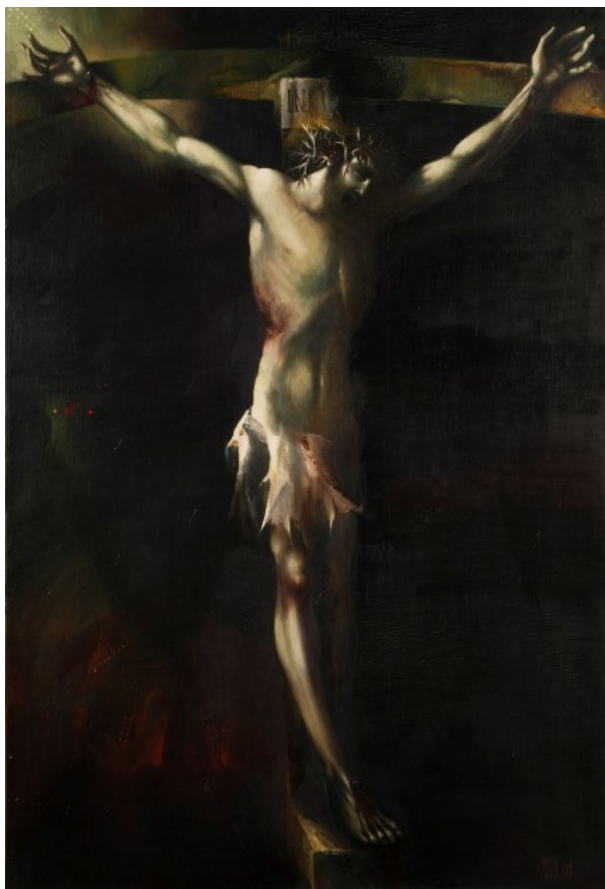
Millenium Hôtel, Macklow collection (New-York)

Né à Rome le 25 Juillet 1931, Carlo Maria Mariani étudie à partir de 1955 à l'école des Beaux-Arts de sa ville natale en 1955 la peinture selon diverses approches techniques, notamment la peinture murale, mais aussi la mosaïque, entre autres. Ses différentes techniques vont lui faire obtenir dès les années 1950 des commandes des plus variées. Apparaissant, par son aspect, d'inspiration classique, il s'inscrit dès le début parmi un courant artistique qui marque l'art italien (et pas seulement) en réaction face à une évolution artistique parfois considérée comme trop à l'écart de la maîtrise technique ou d'un certain «bon goût», mais sans pour autant renier certains apports de l'art moderne. Ainsi ses personnages prennent l'allure à l'occasion hiératique, comme on peut le voir parfois dans l'Art Déco, et l'imaginaire permet d'apporter de nouvelles formes d'images.



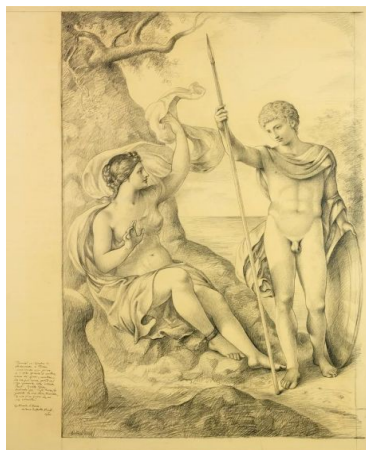
Arco in Ombra – 1995 – 1996
Castello di Rivoli – Collection Cerruti

Les commandes marquent en grande partie le début de sa carrière. Il travaille pour cela dans les domaines civils, privés et surtout religieux. En témoignent les œuvres créées pour la cathédrale San Cesareo à Terracina (Lamentation – 1953, Noli Me Tangere – 1953) ou la cathédrale Santa Maria Assunta à Frosinone, où il réalise des travaux en mosaïque (Assomption de la Vierge – 1966).

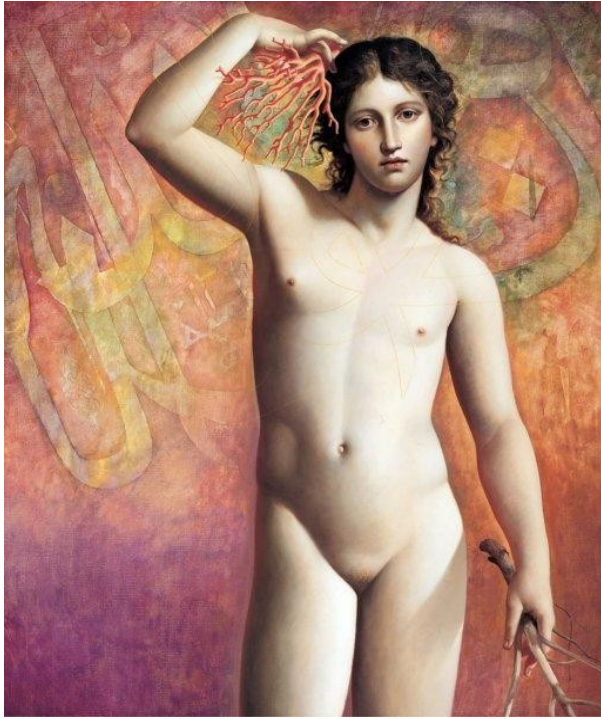


Jésus et la Vierge Marie (1970 - 1974). Monastère de Santa Scolastica de Subiaco.

C'est surtout à partir des années 1970 qu'il expose publiquement, dans des centres culturels souvent de grande notoriété (Biennale de Venise, Quadriennale de Rome, Centre Pompidou à Paris, Musée du Palazzo Té à Mantoue, Museum of Modern Art de New-York, Museum of Modern Art de Los Angeles, Hirshhorn Museum à Washington...). L'intérêt de ces grandes centres confirme la reconnaissance du talent de cet artiste contredisant les critiques le jugeant trop classique voire anachronique... Certaines de ces œuvres sont désormais exposées parmi les plus grands musées du monde (Galerie d'art moderne à Rome, Musée d'art contemporain du château de Rivoli, County Museum of Art de Los Angeles, Tate Gallery de Londres, Museum of Art de Philadelphie, Guggenheim Museum de New-York...).



*Étude pour Persée et Andromède – 1977
Groninger Museum (Pays-Bas)*



Il corallo – 1994. Coll. Particulière

Carlo Maria Mariani décède le 19 Novembre 2021 à New-York, où il s'était installé en 1993 en ayant gardé cependant sa nationalité italienne.



La main répond à l'intellect – 1963. Tableau inspiré d'un poème de Michel-Ange.

Découverte.Piran (Pirano). Un parfum de Vénétie en Slovénie.



C'est en effet un style très vénitien que l'on découvre dans cette belle ville de Slovénie, située en face de Venise, en bordure de l'Adriatique et à quelques kilomètres de la Croatie dont la frontière se trouve au Sud, quasiment à la limite de l'agglomération. Campée au Nord-Ouest de la péninsule d'Istrie, sa situation en a fait un lieu convoité, mais aussi des plus agréables.

Le style architectural a souvent un aspect très vénitien, teinté parfois d'une touche d'orientalisme aussi prononcée qu'à Venise même, mais dans un environnement naturel qui pourrait évoquer les collines de la Vénétie. Il faut dire que, longtemps dans l'histoire, Pirano (Piran en slovène) a été liée à la Sérénissime. De plus, la population italienne y ayant été toujours importante (aujourd'hui amoindrie, elle représente malgré tout environ 4% des habitants de la ville) et l'italien y est reconnu comme langue officielle à côté du slovène.

Le site de la péninsule sur laquelle est installée Piran a attiré très tôt les populations des plus diverses. D'après la tradition, les Grecs notamment, furent les premiers à installer un feu (pyr) servant de phare devant l'entrée du port de l'antique Aegidia (Koper – Capodistria), ceci dès le IV^{ème} siècle avant J.C., lors de la colonisation grecque.

Les Romains fondent quant à eux une véritable ville, avec un port, nommée Piranum, au II^{ème} siècle a.C. La ville, comme l'ensemble de la péninsule de l'Istrie, est intégrée dans la Regio X, l'une des onze régions qui divisent l'Italie romaine. La Regio X est dite de Vénétie – Istrie (Vénétie du peuple des Vénètes, la ville de Venise n'existant pas encore dans l'Antiquité romaine).

Cependant, la cité n'est guère mentionnée dans des documents durant l'Antiquité. Il faut attendre la période byzantine pour trouver la mention de son nom, Piranòn à cette époque.

Lors de la chute de l'Empire romain d'Occident en 476, Piran est intégrée, avec toute l'Istrie, au royaume ostrogoth d'Italie, pour entrer ensuite, au VI^{ème} siècle, dans l'orbite de l'Empire romain d'Orient au sein de l'exarchat de Ravenne. La ville est déjà munie à cette époque, de fortifications.

Mais depuis la fin de l'Antiquité, toute la région est traversée et ravagée par des hordes de barbares, les Huns parmi tant d'autres, qui apportent leur lot de destructions. Au milieu du VIII^{ème} siècle (751), ce sont les Longobards, et leur roi Ahistulfus (Astolfo en italien, Aistolf ou Aistulf en français), qui occupent le territoire, repris en 774 par Charlemagne. Celui-ci donne une certaine autonomie pour toute l'Istrie, intégrée dans son grand royaume franc. En 788, la Marche d'Istrie fait partie elle-même de la Marche de Vérone, marche orientale du royaume d'Italie intégré au sein de l'empire carolingien, qui deviendra à la longue le saint-Empire Romain germanique. Ainsi peut-on voir que l'histoire de Pirano et de la région est liée, depuis la période romaine, à l'Italie et à la région de Vénétie...

Et ce rapport va s'amplifier par la suite. En l'an 993, est rédigé un traité stipulant que Pirano obtient le monopole du commerce du sel pour Venise (d'importantes salines voisinent la ville), en échange de la part de celle-ci d'une protection militaire. Finalement, en 1283, le 6 Janvier, la communauté de Pirano décide de faire partie intégralement du domaine vénitien. Le commerce avec la Sérénissime s'intensifie, les salines voisines de Fasano, Strignano et Sicciole apportant une certaine fortune. D'importantes murailles sont édifiées, murailles qui résisteront aux assauts répétés des pirates ou des ennemis de la République de Venise (de Gênes notamment, en 1354 et 1379). Plusieurs vestiges de ces fortifications dominent encore les collines autour de la ville historique. Au sein du territoire vénitien, Pirano conserve cependant une certaine autonomie. Un gouverneur vénitien est mis en place en même temps qu'un conseil des nobles locaux.

La situation reste inchangée jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, après la prise de Venise par les armées françaises de Napoléon. Pirano est alors incorporée, dans une brève parenthèse française, au district (ou département) de Capodistria, mais dès le début du XIX^{ème} siècle, La ville est, avec Trieste et sa région, intégrée dans le domaine autrichien. À partir de cette époque se forment des chantiers navals pour l'important port de Trieste, mais le tourisme commence également à se développer, à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Avec de nombreuses stations d'Istrie, Pirano devient une place touristique privilégiée de la haute société autrichienne, et pas seulement. Les villages périphériques tels que Portorose deviennent alors d'importantes stations balnéaires.

Le XX^{ème} siècle sera plus agité. Italienne à la fin de la première guerre mondiale, elle est, en 1945, intégrée dans la zone B du territoire libre de Trieste sous administration militaire de la Yougoslavie. En 1954, elle est partie intégrante de la Yougoslavie et la population italienne est alors contrainte, pour la quasi – totalité, de fuir la ville pour l'Italie. Une population yougoslave (slovène en majorité, mais également croate et bosniaque) vient la remplacer.

Finalement, le 25 Juin 1991, Pirano est désormais une ville slovène, la Slovénie ayant proclamé son indépendance en n'ayant pratiquement pas dû lutter durement, contrairement à d'autres territoires, pour sortir de l'ex – Yougoslavie. Pirano est depuis lors, redevenu un centre touristique de premier plan, l'un des sites les plus prisés de la quarantaine de kilomètres maritimes donnant sur l'Adriatique, de la Slovénie. La ville attire les visiteurs autant pour son port, ses plages, que son patrimoine historique et artistique, ainsi que son bel environnement naturel de collines boisées dominant la mer, but de superbes randonnées.



La ville historique s'étale essentiellement sur le versant Sud et au sommet d'une petite péninsule. Ses maisons blanches ou colorées sont dominées par le clocher de l'église Saint-Georges, haute tour en brique. Ce clocher est dans le pur style vénitien et rappelle très fortement celui de la Basilique Saint-Marc de Venise par exemple.

C'est dans la ville basse que se situe le centre ville, vaste place que l'on peut pratiquement atteindre par bateau. Le petit port s'avancait jadis jusqu'à l'emplacement de la place actuelle, formant ce que l'on nomme parfois en italien, un mandracchio, petite avancée de mer aménagée à l'intérieur des terres. En 1894, le mandracchio a un peu reculé pour permettre l'aménagement de la place actuelle.



La grande place centrale est nommée Piazza Tartini, en hommage au musicien Giuseppe Tartini, né ici en 1692. Le plan d'ensemble architectural de cette place se présente comme un vaste trapèze.



De superbes édifices forment une couronne magistrale autour de la place. Parmi ceux-ci, le palais de la préture (Palazzo Pretorio), siège de la bibliothèque et des Archives, édifié dans un style néo-classique en 1874.

Sur le versant Nord-Ouest de la place suit ensuite un autre édifice de style néo-classique, particulièrement imposant: L'hôtel de ville. Le bâtiment d'origine était une construction vénitienne du XIII^{ème} siècle, de style gothique, mais il fut remplacé en 1878 - 1879 par le palais actuel. Sur sa façade trône une statue du Lion de Saint-Marc, symbole de la ville et de la République de Venise, et qui se trouvait sur la façade de l'ancien palais municipal gothique, réemployé ici. À l'intérieur du palais, la salle du Grand Conseil abrite une peinture sur toile attribuée au Tintoret, ou à son école: Une Vierge à l'Enfant avec des saints et des nobles de Pirano.



Voisinant le palais municipal se trouve une belle maison gothique de style vénitien avec un balcon d'angle et un relief présentant encore un lion. La maison est datée du milieu du XV^{ème} siècle. Le premier étage de cette maison possède des fenêtres avec arcs dits en «Terzagù» (arc gothique infléchi encadrant un arc trilobé dont le lobe supérieur est aussi infléchi), là aussi, caractéristiques du gothique vénitien.



Vue depuis la place Tartini, s'offre une remarquable perspective réunissant le palais municipal avec, à ses côtés, la façade rouge de la maison gothique, le tout dominé par la monumentale église Saint-Georges couronnant l'ensemble de la ville.

À proximité de la maison gothique est la maison natale de Giuseppe Tartini, à qui est dédiée la place. Cette maison est le siège de la communauté italienne de Pirano. À l'intérieur est conservée sa chambre, un violon et autres souvenirs de l'artiste.

Giuseppe Tartini fut un violoniste vénitien qui, grand ami d'Antonio Vivaldi, dirigea dès l'âge de 29 ans, l'orchestre de la basilique de Saint-Antoine à Padoue. Après un séjour de plusieurs années à Prague, il revint à Padoue pour créer une école de musique de grande notoriété qui attira des musiciens de toute l'Europe. Compositeur prolifique de la musique baroque, auteur d'ouvrages de théorie musicale, il était réputé pour sa virtuosité, son jeu chantant, la richesse de l'ornementation musicale propre au baroque, et pour son coup d'archer.

Un peu plus à l'Est de la place, l'église Saint-Pierre a été fondée au XIII^{ème} siècle, édifiée en 1272, mais reconstruite dans un style néo-classique en 1818 par l'architecte Pietro Nobile. Sur la façade, un relief sculpté représente le Christ donnant les clés de l'Église à Saint-Pierre, œuvre du sculpteur Antonio Boso.

Enfin, au centre de la place, trône la statue du musicien Giuseppe Tartini, création du sculpteur Antonio dal Zotto (1896). Le tout forme une de ces superbes places monumentales, historiques et artistiques, descendantes des forums romains et centres de la vie urbaine, avec leurs séries d'arcades et leurs couleurs variées, d'une beauté caractéristique des pays latins bordant la Méditerranée.



Au-delà de la maison gothique, c'est un dédale de petites rues pittoresques, ombragées, riches en couleurs, empruntant très souvent des itinéraires des plus pittoresques parmi les arcades, les porches, les chapelles, les portes ou fenêtres arborant de beaux décors peints ou sculptés. Tout le charme des villes méditerranéennes se résume dans ce mouchoir de poche.



Au détour de ces rues qui montent vers le sommet de la péninsule apparaissent ça et là tout un chapelet d'édifices religieux. Parmi ceux-ci, le couvent de Saint-François d'Assise est l'un des plus remarquables. Depuis la place Tartini, il est possible de rejoindre le monument en montant la via dell'ospedale et en passant sous un passage voûté. Le complexe remonte au début du XIV^{ème} siècle (1302 - 1318) mais a été plusieurs fois réaménagé, notamment durant la période Renaissance.

L'église, de style essentiellement Renaissance, présente une nef unique mais avec plusieurs autels latéraux, parmi lesquels celui qui se trouve à gauche après l'entrée dans l'édifice. Cet autel présente une peinture de Vittore Carpaccio, une Vierge à l'Enfant avec des saints (1518). L'église possède également une chaire sculptée, en bois, du XV^{ème}-XVI^{ème} siècle. Le cloître adjacent, de style Renaissance, est le lieu de diverses manifestations culturelles et artistiques. Ce cloître est cerné de logis transformés jusqu'au XVIII^{ème} siècle et abritant notamment une bibliothèque qui possède des ouvrages remontant parfois au XV^{ème} siècle.



À proximité du couvent des Franciscains, le petit oratoire de Santa Maria delle Neve (Sainte Marie des Neiges) est un édifice du XV^{ème} siècle, riche en œuvres d'art, de peintures gothiques notamment (une Annonciation et une Crucifixion).

Les ruelles du centre historique conduisent le visiteur à l'église San Giorgio qui domine la ville.

Campée sur son promontoire, l'église la plus importante de Pirano aurait été édifiée selon la tradition à l'emplacement d'un camp militaire romain. De là, la vue embrasse un vaste panorama qui, par temps clair, s'étend jusqu'à Trieste et Grado en Italie, et sur les Alpes Juliennes, ou vers l'extrémité de la péninsule où s'élèvent le phare et l'église de Saint-Clément (dite aussi Santa Maria della Salute).



La première église connue et mentionnée comme paroissiale datait du XI^{ème} siècle. De 1317 à 1334, l'édifice roman primitif fut remplacé par une église gothique, mentionnée comme étant dans un état lamentable à la fin du XVI^{ème} siècle. C'est alors que débuta l'édification du monument actuel, à partir de 1592, dans le style de la Renaissance. La nouvelle construction est achevée et consacrée en 1637. La façade est due à l'architecte Bonfante Torre. Le haut campanile, isolé, est édifié entre 1608 et 1609. Restauré entre 2013 et 2015, il est aujourd'hui ouvert à la visite et offre un extraordinaire panorama sur toute la région. La tour est dominée par la statue de l'archange Michel qui sert de girouette.



L'église San Giorgio a reçu de multiples aménagements qui lui ont apporté un faciès d'allure en partie baroque. L'intérieur se compose d'une vaste nef couverte d'un plafond de bois dont les caissons sont ornés de toiles peintes. L'aspect baroque est donné notamment par les nombreux ornements sculptés qui parent les autels latéraux, de même qu'est baroque le monumental maître-autel dans le sanctuaire. De nombreuses peintures sont dues à des peintres vénitiens: La Crucifixion de Paolo Veneziano (peinture gothique de 1354), la Madonna et santi ou la Madonna del Rosario de Giuseppe Angeli (XVIIIème siècle)... L'orgue est de la moitié du XVIIIème siècle, œuvre du prêtre dalmate Pietro Nacchini, créateur des orgues de la cathédrale de Pordenone en Italie, ou des églises de San Rocco et de San Giovanni Elemosinario à Venise.

Depuis 2009, le chœur de l'église est doté d'un crucifix en bois, provenant de l'église de San Bernardino de Portorose. Ce Christ en bois est daté du début du XIVème siècle.



L'église est accompagnée d'un musée paroissial qui comprend le Trésor de l'église, un lapidaire et des vestiges antiques. Mais à proximité immédiate se trouve surtout le baptistère dont les origines remonteraient au Vème ou au VIème siècle. Le baptistère ancien était en face de la façade de l'église. C'est au XVIIème siècle qu'il a trouvé sa situation actuelle, au chevet de San Giorgio. Édifié de 1637 à 1650, le baptistère présente un plan octogonal édifié sur une aire sépulcrale remontant au IIème siècle de notre ère, représentant le repère archéologique visible le plus ancien de la ville.

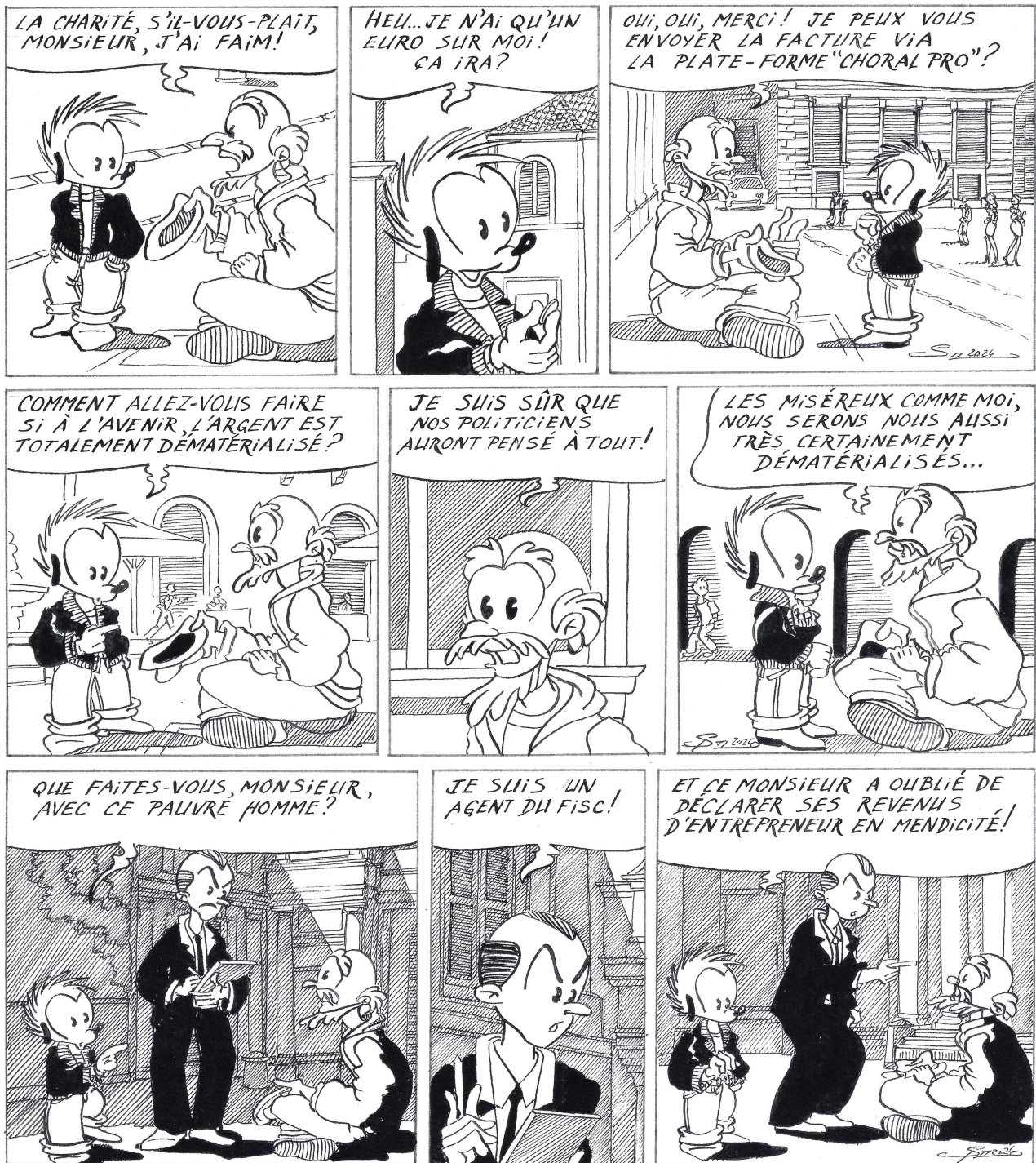




Entre l'église San Giorgio, son campanile et son baptistère, c'est un remarquable ensemble monumental qui domine Pirano, offrant un superbe panorama sur l'ensemble de la ville, où alternent des alignements de cyprès et autres plantes méditerranéennes, ainsi que de belles constructions, parmi lesquelles, des vestiges imposants des fortifications médiévales remontant souvent au XIII^{ème} siècle, fières murailles qui semblent encore protéger l'agglomération. Pirano est l'un des plus beaux sites de Slovénie, avec ses airs italiens teintés d'orientalisme parfois, dans un remarquable site naturel dans lequel l'architecture se fonde de la manière la plus harmonieuse.



Smooky & Cie.



Petite recette. Tarte aux pommes gourmande.

Sur une pâte brisée, il faut:

- 3 pommes
- 3 œufs
- 250 grammes de mascarpone
- un sachet de sucre vanillé
- 2 cuillères à soupe de sucre en poudre.

Placez la pâte brisée dans un moule à tarte et piquez-la avec une fourchette.

Épluchez les pommes et coupez-les en fines tranches, puis disposez les en cercle sur la pâte.

Dans un saladier, mettez ensemble le mascarpone, les œufs et le sucre. Mélangez puis versez le tout sur la tarte.

Faites cuire pendant 20 minutes environ dans un four préchauffé à 200°C. Un peu avant la fin de la cuisson, saupoudrez la tarte de sucre vanillé.

Voilà, c'est prêt, et tant pis pour le régime... Bon appétit!



SILIUS-ARTIS.COM

Silvio Pianezzola©Février 2026 – Silius-Artis.com©2026